

Certaines familles, de Bonneterre, avaient des fils étudiant quelque profession à Montréal. C'étaient de fidèles agents de la société secrète, solidaire et défensive qui s'appelle la jeunesse — agents d'autant plus complaisants qu'ils étaient dans l'occasion de réclamer de leurs sœurs et alliées des services précieux en retour de leurs bons offices.

Ils excellaient à préparer de longue main des rencontres... fortuites, et à organiser avec les camarades des parties de surprises qui naturellement ne surprenaient que ces éternels dupés — les pères et mères. Les jeunes filles dont les frères amenaient chez eux, pour passer le dimanche, quelques amis, se piquaient de faire les honneurs de leurs hôtes à toutes leurs compagnes. Elles ne négligeaient rien pour que ces messieurs fussent présentés à chacune et la loi d'hospitalité leur interdisait de s'oublier un moment dans le plaisir de leur conversation, à moins que la dernière de leurs invitées ne fut pourvue d'un cavalier.

C'était une chose toute simple pour un homme d'autrefois de demander à être présenté à une dame.

L'opération, qui d'ailleurs ne semblait aucunement douloureuse, était supportée par le même individu plusieurs fois dans une journée sans que son système nerveux en parut affecté.

Il est vrai que nos ancêtres étaient faits de fer!

L'on dansait à ces soirées si la société se trouvait réunie dans l'une des rares maisons où il y eut un piano; et les musiciens ou musiciennes avaient de leur art cette opinion: qu'il était d'autant plus agréables qu'il se rendait utile. Il va sans dire que les jeunes filles de la maison n'osaient accepter un danseur qu'après avoir vu toutes leurs invitées en place pour le quadrille.

"Ah ça!" disaient les matrones à leurs fils, comme suprême recommandation au moment d'entrer chez l'amphytrion du jour, "qu'on ne me fasse pas rougir, et que je n'aperçoive aucun de vous en place avec une jeune demoiselle avant qu'il ait ac-

compli son devoir envers les dames."

Les fils étaient galants — ou simplement dociles — ils ne se permettaient de flirter avec leurs contemporaines qu'après avoir échangé leurs plus respectueux saluts contre les révérences des anciennes dans la figure du "Cavalier seul".

A onze heures précises on offrait un gâteau et un verre de vin, puis les mamans lançaient à leurs filles l'un de ces regards éloquentes qui se passaient de commentaires, et dont l'effet immédiat était de mettre fin aux conversations; le père allumait son fanal et les couples alors revenaient chez eux, précédés des enfants qui jamais n'auraient su choisir de plus sûre escorte.

Dans les grandes soirées, où l'on s'asseyait autour d'un souper plantureux, élégant et délicat, mais d'un cérémonial peu compliqué, l'antique habitude s'était conservée de chanter au dessert.

Les plus habiles composaient elles-mêmes leur chanson; les autres, ne craignaient pas de laisser la bienveillance des auditeurs qui se dédommaient des redites par la fraîcheur des voix aimées.

Le travail et le devoir composaient le menu habituel des journées, beaucoup plus longues que celles d'une mondaine d'aujourd'hui, la gaité ingénieuse de la jeunesse s'arrangeait pour concilier le plaisir avec les obligations quotidiennes.

Certaines tâches domestiques étaient l'occasion d'après-midi de couture, sorte de concours amical où la perfection exigée des points invisibles ne nuisait en rien au plus joyeux caquetage.

A ces récréations favorites, les plus élégantes venaient dans leurs beaux atours, les paresseuses, les frivoles avec leur étourderie et, sans leur dé, mais, aucune n'aurait voulu manquer la joyeuse partie.

Mesdames, j'en demande pardon à votre délicatesse, mais l'objet qui réunissait cette société distinguée était quelques-fois ou la pièce de toile de ménage à couper en linges et à ourler, ou une courte-pointe tendue au métier sur la pelouse et de cha-

que côté de laquelle les couturières d'occasion s'alignaient.

Les messieurs, souvent, en vertu d'un hasard propice, se trouvaient à passer par là sur les cinq heures. Quelques-uns se risquaient parfois à s'offrir pour enfiler les aiguilles des dames qui redoublaient d'ardeur pour achever la tâche entreprise.

Cette scène dans sa simplicité et malgré son caractère bourgeois nous fait penser à ces après-midis de "parfilage" du XVII^e siècle dans lesquels les grands seigneurs effilo-chaient des étoffes à la trame d'or en collaboration avec les gracieuses personnes dont Watteau nous a légué l'image. L'ouvrage manié par des doigts blancs se ressemble peu, à la vérité, d'un siècle à l'autre, mais, il y a tout à parier que le thème des propos: marivaudages autrefois, flirtage ensuite, s'accorde à merveille dans les deux cas.

J'imagine que les têtes charmantes penchées sur le métier tandis que l'esprit s'en échappe en paroles légères — au sens profond parfois — j'imagine que ces jeunes têtes sérieuses et distraites d'eux par l'attention donnée à leur ouvrage, n'en paraissaient que plus séduisantes à leurs admirateurs.

La constance des hommes, règle générale, a besoin d'être aiguillonnée par une rivalité quelconque, soit des gens, soit des choses.

Elle se lasse vite de ce qu'elle obtient sans peine. Ils le prouvent chaque jour en marquant leur préférence pour une jeune personne que sa vie occupée ne laisse pas toujours libre d'accepter toutes les invitations et, derrière le front de laquelle, ils devinent d'autres préoccupations que celle de leur plaisir. — Celle-là revêt à leurs yeux, et à son insu, un charme mystérieux auquel le cœur masculin rend l'hommage du respect et de l'estime.

Mais pour en revenir à nos pères, quand ils avaient été sociables ainsi tant d'années, cela devenait incurable, en sorte que les vieillards restaient pour leurs descendants non seulement des professeurs mais des modèles.